

## Entrevue de Carole Massé La traversée de la mère...

Danielle Fournier

Number 21, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15869ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fournier, D. (1984). Entrevue de Carole Massé : la traversée de la mère....  
*Moebius*, (21), 69–76.

## Entrevue de Carole Massé par Danielle Fournier

### La traversée de la mère...

**CAROLE MASSÉ** a écrit jusqu'à aujourd'hui trois livres. *REJET* publié aux éditions du Jour en 1975, *DIEU*, aux Herbes Rouges en 1979 et finalement *L'EXISTENCE* toujours aux Herbes Rouges en 1983. Elle a aussi publié à la Nouvelle Barre du Jour ainsi qu'un article dans *MARGUERITE DURAS À MONTRÉAL*, aux éditions Spirale.

La rencontre-entrevue a eu lieu chez elle par un beau samedi après-midi, autour d'oranges, de fromages et de thé. Entre nous, les paroles circulaient bien et je crois pour ma part, être sortie de cette rencontre avec l'envie d'écrire, de lire et surtout celle de revoir et de relire Carole Massé.

Peu de femmes ont son énergie de travail et surtout sa volonté: j'espère que l'entrevue le rend bien, Carole est une fille épatante. Elle travaille en dehors des sentiers battus et sa recherche d'écriture est absolument originale tant au niveau formel que du travail du sens.

Ce que nous vous livrons ici, Carole et moi, nous tient à coeur. Pour nous deux, c'était notre première expérience et je pense que ce que j'y ai appris, elle seule pouvait me le donner. Alors voici cette entrevue...

\*\*\*

D.F. Tu en es rendue à ton troisième livre, *l'Existence* (roman), publié aux Herbes Rouges, est-ce que tu voudrais nous dire un peu ce qu'il en est de ton propos dans ce tout dernier livre?

C.M. J'ai commencé *l'Existence* avec ce désir de faire en quelque sorte la traversée de la mère. Je voulais consommer cette rupture avec ma mère, pouvoir me séparer d'elle et arriver à l'écriture, à quelque chose qui était de l'Autre, au sens où l'écriture se déploierait dans cette dimension de l'Autre ou de la différence. Mais je devais d'abord, pour ce faire, écrire mon histoire d'amour avec ma mère, ce qui deviendrait faire l'histoire de l'Amour. J'avais l'impression d'avoir vécu dans une telle symbiose avec ma mère que pour arriver à l'existence, il fallait trouver mon chemin à travers l'écriture et me remettre au monde ou réinventer mon histoire. J'ai été amenée au cours des ans à lire beaucoup de mystiques: Marie de l'Incarnation, Thérèse d'Avila, Angèle de Foligno, Jean de la Croix. Ce qui me fascinait dans cette écriture

mystique, c'était le rapport au désir à travers ce rapport à Dieu, et moi, dans ce rapport à Dieu, j'y lisais — à travers mes propres phantasmes évidemment — le rapport à la Mère. Déjà, dans mon roman *Dieu*, j'en parlais: «Dieu est Mère.» Dans *l'Existence*, j'ai retravaillé ce concept du Dieu-Mère dans le sens où toute divinité participait d'une essence féminine parce que maternelle. En lisant les mystiques, je sentais que ce rapport à Dieu rejouait le rapport très archaïque à la mère, sur le versant de son désir de fusion et d'unité originelle. Mon projet consistait donc dans ce retournement des textes mystiques: là où surgit l'objet d'amour sous le nom de Dieu, j'y dévoilerais l'innommable captation dans du maternel, la figure féminine de l'Origine, enfin la Mère, métaphore première de même que lieu et source de toutes métaphorisations à venir.

**D.F.** Est-ce que tu pourrais préciser un peu ce lien que tu sembles faire entre métaphore-Mère et Dieu?

**C.M.** «Mère», c'est le premier nom que le moi donne au non-moi, à une perte vivement ressentie ou à ce qui se détache de lui: sein, visage, corps, qui le fait nourrisson face au corps nourricier. Or, je crois qu'on cherche toute sa vie des équivalences à cette Union d'avant la séparation et qui sourd dans l'après-coup de la perte comme désir nostalgique de retourner à cette Totalité ou Intégrité imaginaires —, et qu'on tente de ressaisir sous le vocable Amour. La mère garde en elle ce mystérieux lien d'avec un hors-temps ou hors-langue et son nom devient la première métaphore ou tentative d'approximation d'une béatitude perdue (qui, en fait, recouvre précisément rien, le rien et le vide, notre inexistence). Il me semble aussi que ce rapport à la Mère engendre les métaphores des Causes premières: faire un avec sa Cause, c'est annuler l'effet c'est-à-dire s'annuler en tant que rejeton ou qu'être séparé. Sacrifier aux Causes c'est donc toujours faire l'économie d'une séparation plus douloureuse encore d'avec ce qui s'est phantasmé intolérablement perdu avec la perte de la Mère. Dieu, de ce point de vue, s'avère la métaphore d'une métaphore maternelle qui plonge profondément ses racines dans une époque archaïque. S'unir à Dieu garantit un lien fusionnel symbolique au delà de la rupture réelle.

**D.F.** Ne serait-ce pas un peu, à partir de ces réflexions, que tu as été amenée à développer cette motion d'écriture «paradoxale», dans *l'Existence*?

**C.M.** En effet, le rapport à la Mère que les mystiques relancent sous le nom de Dieu, est conçu dans la réalité très abrupte de la séparation. Les mystiques appellent du lieu du vide. Ils invoquent le nom de Dieu pour combler une absence irrémédiable, une perte, un trou ou un manque ressenti jusque dans le tissu de la langue. C'est cela aussi la métaphore de mon écriture: *l'Existence* est un

appel à la mère, cette mère qui, pour tout enfant, devient le Monde avec lequel fusionner. Mais l'écriture concilie ce désir de réunification avec un principe originel, un principe maternel, et le constat d'une séparation inévitable, inéluctable. Parce qu'on est séparé, plongé dans l'absence, l'on appelle l'Autre, l'Absent: chez les mystiques, ce paradoxe me fascinait et je voulais le rendre dans l'écriture comme invocation incessante de présence et absence incessamment commémorée. La séparation a déjà eu lieu et écrire en témoigne. La traversée de la mère aura été cette traversée des phantasmes d'une Unité originelle, Amour impossible, pour arriver aux limites de son corps, de sa pensée, arriver à l'Autre. *L'Existence* élabore cette expérience intérieure, le parcours intérieur d'un phantasme, celui de la fusion, dont je poursuis le trajet jusqu'à son aboutissement qui serait la conscience de la différence, de sa solitude, de sa sortie de l'Un parce que soi-même on n'est qu'un.

**D.F.** Tu t'exprimes, dans «Le livre de l'oubli», par des images très violentes associant chien et Dieu aux scènes sexuelles décrites. Comment expliquer une telle violence à ce moment de la quête des origines, de la scène originelle, où tu relies la conception de ton existence ou celle de la narratrice à la copulation des bêtes?

**C.M.** Sortir de la Mère, cela ne se fait pas sans violence, je crois. Cela se fait avec une violence qu'on peut essayer de réprimer le mieux du monde mais que j'ai choisi d'agir symboliquement dans l'écriture, derrière la barrière des mots ou le garde-fou de la langue, pour me protéger de la passer entièrement dans le réel, contre moi-même bien entendu. C'est violent dans la mesure où, d'une part, sortir de sa mère pour se reconnaître le rejeton d'un couple, n'est pas sans entraîner à la fois, comment dire..., un soulagement parce qu'on est libre, et une rage du fait d'être abandonnée. D'autre part, la violence de cette délivrance est à la mesure de la Loi à laquelle elle nous soumet, à l'instant où sortant de la Mère, l'on sort de ce phantasme de notre éternité. Et puis tout travail sur l'altérité ne peut que soulever de profondes pulsions agressives dans la mesure où l'objet, l'autre, le pas-moi est né dans les frustrations et la haine de la séparation originelle. A travers cette scène primitive, dans «Le livre de l'oubli», je soulève, non sans violence, toute cette question de l'altérité, de la différence des sexes, que je tente de poser comme repoussoir à l'engouffrement dans la Mère, dans du Même. Et à travers l'animalité du désir, j'arrive à voir cette Mère comme autre, comme femme, objet du désir et sujet désirant par rapport à un tiers. Sa jouissance sexuelle annulant en quelque sorte sa fonction reproductrice, cette femme transfigurée par le désir libère mon propre désir, en libérant l'enfant en moi de l'emprise maternelle.

**D.F.** Cette séparation de la mère et de la femme n'est donc jamais donnée d'emblée et nous fait peut-être toujours violence inconsciemment...

**C.M.** Oui et je crois que le désir sexuel des parents dans ce théâtre familial que j'ai connu ne pouvait qu'être la défiguration des images saintes que j'avais d'eux, et ma propre sexualité enfantine, un écart à la bienséance. Et puis, il y a dans l'amour et le désir une telle perte momentanée de nos repères identificatoires, une telle abolition des frontières du corps, du temps un tel franchissement des limites en général, que l'on peut effectivement parler de la violence du désir ou de la folie d'aimer qui pulvérise parfois, tout d'un coup et à notre insu, les fondements mêmes de notre vie et qui nous ouvre, hommes et femmes, jusque nos derniers retranchements. Pour moi, l'image seule des bêtes pouvait rendre ce regard absent du monde dans la jouissance, ce regard vide de lui-même, qui se dissout dans la pérennité de l'instant, de la sensation, de l'étreinte... Moi-même, faut-il dire, j'ai eu beaucoup de difficulté à assumer certains passages du «Livre de l'oubli» qui me rendait malade comme un chien. Mais je devais écrire la violence qui m'habitait pour lui survivre tout simplement. La métaphore des chiens me vient sûrement de l'expression: «Le chien est le meilleur ami de l'homme», que j'avais apprise à la petite école.

**D.F.** L'homme qui est soumis au chien et le chien qui est soumis à l'homme...

**C.M.** Oui, c'est ça. Quand un homme a un chien, on peut dire qu'il est un bon maître: il s'occupe bien de lui, il le nourrit, il le promène, etc. Mais on peut constater parfois que c'est le chien qui sort son maître, qui l'accompagne, qui comble sa solitude, qui le fait vivre quoi. Alors on se demande finalement qui est le chien de l'autre. Le chien qu'on achète, le compagnon...

**D.F.** Idéal?

**C.M.** Oui, c'est ça...

**D.F.** Le compagnon silencieux...

**C.M.** ...qui ne peut pas répondre, qui se soumet à ta volonté. Enfin, Dieu me semblait occuper en quelque sorte cette place-là. C'est tout de même extraordinaire de pouvoir utiliser un tel concept, Dieu, pour boucher la béance, boucher le vide ou l'absence, et ne pas se retrouver tout seul, abandonné. C'est extraordinaire d'avoir ce mot à la portée pour supporter l'existence. Dieu, du moins le religieux, est concomitant à la fondation des sociétés humaines en tant que liant: c'est ce qui permet à une communauté de se structurer autour de l'invisible jouissance des femmes qui les destituerait Mères et de l'invisible échéance humaine, la mort, qui nous destituerait de notre divinité.

**D.F.** Tu reviens souvent avec la mort. Avec *sa* mort réelle ou imaginaire. Il me semble aussi que c'est toute seule qu'on vit sa mort, et, la facture ou la dette est à soi toute seule encore une fois. Est-ce que tu penses que c'est le prix à payer pour ceux et celles qui doivent se sauver d'un rapport fusionnel ou symbiotique?

**C.M.** La mort de l'Enfant-Dieu en soi et la renaissance de la mort réelle sont le prix à payer pour son existence, pour la rupture en effet de ce cordon ombilical. Le Groupe ne peut pas faire pour toi l'économie de ta mort, de ta solitude. La Communauté, certes, nous traverse et nous fait vivre dans l'économie du moindre mal. Mais la douleur, la mort lui survivront quand même toujours. En fait, chaque sujet cherche passionnément un Créancier à qui payer sa dette de vie et, parfois, le Créancier a le visage de la Mère, de Dieu ou d'une quelqu'autre Cause.

**D.F.** Dans ce que tu dis du corps, il m'apparaît important de souligner ce glissement que tu opères de la bouche et des paroles dites, aux oreilles et aux paroles entendues. Cela stipule qu'il y ait au moins deux personnes, celle qui parle avec sa bouche et celle qui entend avec ses oreilles. Cela relié à la reconnaissance de l'Autre, et ce même dans les pronoms personnels «je-tu», a peut-être un lien avec la violence. C'est dire une violence qui t'était imposée à toi à entendre et à écouter mais dont tu ne voulais rien savoir, rien voir. Et maintenant, dans l'écriture et surtout avec elle, elle t'oblige à voir, à dire un son qui pouvait t'être étranger et donc à donner à entendre une autre voix, une autre voie, avec d'autres oreilles...

**C.M.** Peut-être parce qu'effectivement l'écoute, l'oreille, c'est l'Autre. S'il y a écoute, il y a parole et l'oreille rend visible la distance. Notre rapport à l'Autre passe par la parole. Dans *l'Existence*, c'est par l'écriture que j'arrive à reconstituer pour moi quelque chose qui serait de l'Autre. En même temps, les oreilles pourraient renvoyer au lecteur; je pense à cela tout à coup. Ecrire, c'est aussi reconstituer un tiers qui serait le lecteur, un Autre qui serait ce lecteur inconnu...

**D.F.** En même temps, tu sais comme moi que les mots qui sont écrits, on les voit mais on ne les entend pas; les paroles qu'on dit on les entend sans les voir... Pour revenir encore à ce que tu disais des mystiques mais là, plus au niveau de la construction de ton roman: en fait, il y a quatre livres de six chapitres; chacun des chapitres étant précédé d'une citation; si on fait le calcul:  $4 \times 6 + 4 = 28$ . On se retrouve dans du cycle menstruel, dont tu parles d'ailleurs...

**C.M.** Je n'ai pas pensé à cela...

**D.F.** Comment travailles-tu le rythme? Enfin ce que je veux dire, c'est, qu'est-ce que c'est pour toi le rythme? Je le sens, dans ma lecture, comme intériorisé, subjectif et inscrit dans la ponctuation par exemple. Cela t'est particulier et il me semble que cela se retrouve dans tes quatre livres.

**C.M.** C'est dire qu'à la fois il y a beaucoup de construction et beaucoup d'aléatoire; on ne sait plus dans quelle mesure c'est dirigé ou ça ne l'est pas. J'ai bien voulu les quatre livres et je peux te parler un peu du sens que j'y ai investi. «Le premier livre» met en scène la problématique même de ce qu'a été, pour moi, l'écriture: ma mère me donnait des livres pour que j'aie à l'école et que j'apprenne à écrire, alors que je ne voulais pas apprendre à écrire parce que je ne voulais pas la quitter. Donc, ou j'écris et je perds ma mère, ou je n'écris pas et je la garde, je demeure dans l'éternité de cette fusion-là. Ecrire m'obligeait à faire le deuil de cette enfance bercée par la voix, le chant, le roucoulement de ma mère et à contrer ce désir que j'avais de rester comme ça, dans la non-existence, parce que dans l'enveloppement de ma mère, dans l'enveloppement... J'ai écrit *Dieu* et *l'Existence* contre mon désir profond d'enveloppement. J'écrivais contre mon écriture parce que je ne voulais pas me séparer, en même temps que j'écrivais pour me séparer de ma mère. C'était l'expérience d'une contradiction fort douloureuse.

«Le livre impossible» explore à fond ce désir de fusion. Là j'exploite le texte mystique où le nom de Dieu me semble un faible écho du nom de ma mère: ce grand Tout dans lequel s'engloutir et se décharger de sa propre vie, de son propre souffle. Mais l'on ne peut pas se maintenir longtemps dans cette inexistence-là, et en dehors du suicide, je ne vois guère d'issue à cette position d'annihilation en l'objet d'amour. «Le livre de l'oubli» ouvre l'ère du deuil. Je tente de mettre en scène le coût parental, et dans cette scène primitive phantasmatiquement reconstituée, ma propre violence de sujet désirant et rejeté éclate. Je pense que la libération de cette violence m'est salutaire parce que si je joue à travers elle, d'une certaine façon, la mort symbolique de mes géniteurs, c'est aussi et sinon plus la mort symbolique de l'enfant que je restais pour eux, dont il s'agit. «Le livre de l'errance» signe la dérive en dehors de ce couple, de ce qui me tenait lieu de point d'attache. J'accède à ma singularité, à ma spécificité en tant qu'individu. Là, je parle beaucoup de solitude. Le tiers devient moi-même, je s'étant séparé du Même assume sa propre altérité ou différence.

**D.F.:** Tout au long du livre, c'est très triste, c'est très «impossible», il y a même un «livre impossible» — et pourtant la fin est lumineuse, pleine d'espoir, de vie, d'amour; mais pas de cet amour qu'il y avait au début du livre; c'est un autre amour.

**C.M.:** Tu as raison. L'amour du début est un amour qui est complètement de l'ordre...

**D.F.:** ... du rapport symbiotique?

**C.M.:** Oui, c'est comme tu disais tantôt: la boule de feu. Cet amour, tu ne le paies qu'au prix de ta mort, la mort du je, du sujet, ce qui est très différent de cet accès au sujet de la mort que je définirais comme l'acceptation de sa mortalité du fait même d'être

un sujet, séparé. C'est un amour tout pris...

**D.F.:** tout pris et tout prix!

**C.M.:** Tout à fait... tout pris dans une espèce d'indifférenciation. Alors qu'à la fin, dans «Le livre de l'errance», j'ai l'impression que l'amour dont il est question, c'est l'amour dans la séparation, c'est là où l'on peut dire «je t'aime» parce que je existe. C'est pas l'Amour, c'est un «je t'aime», ce qui est autre chose. Il y a du tiers qui est le langage lui-même. L'on arrive au «je t'aime» qui fait le je et le tu exister dans l'étreinte et la séparation; et dans la séparation, l'on touche à l'Autre parce que l'on ne l'atteindra jamais.

**D.F.:** Est-ce que c'est comme passer d'un amour sans langage à un amour avec langage?

**C.M.:** Oui, mais c'est paradoxal, puisqu'on est toujours pris dans du langage et dès le début du livre, enfin je le parle cet Amour imparlable. En fait, mon écriture rejoint là, en quelque sorte, le phantasme des mystiques, toujours là dans le désir d'une fusion où s'anéantir en tant que je, toujours au bord de cet abîme, ce sans-langue, point d'évanouissement de la parole, mais toujours dans le langage, redisant, répétant, réécrivant sans cesse ce désir d'abolition du je dans l'abolition même du langage, en accédant au lieu d'Amour, mais en maintenant le langage parce que je se trouvant définitivement exclu du lieu d'Amour.

**D.F.:** Alors, c'est ça, pour toi, le confluent mystique-écriture. Tu vois, j'ai l'impression qu'il y a du saisissement et du ravissement à la fois qui font retour du refoulé.

**C.M.:** Les mythes du Paradis ou de l'Age d'or sont le refoulé de la langue et, en un sens, ils existent comme le rêve nécessaire dont s'accouche le sujet parlant. Ces mythes nous assujettissent, du coup, à la Faute (nous ne pouvons que faillir au Tout), c'est-à-dire à la culpabilité. De là, nous sommes mis à la Dette de réparer le manque, combler la faille, indéfiniment. Or cette Dette s'avère la courroie de transmission du désir pour le sujet, occupé à réparer ses pertes, et la courroie de transmission de la Loi pour la société, utilisant la Dette pour affirmer la cohésion sociale, parfois pour accentuer sa coercition. Personne n'est quitte de cette Dette mais on peut la relativiser, en quelque sorte, par sa propre dépense folle. Je crois que le saisissement et le ravissement sont d'autres noms de ce ressac violent du Sens dans la langue qui nous font perdre momentanément la parole ou le fil des idées, absorbée que nous sommes par ce désir d'être emportée au delà des mots, vers ce corps-à-corps avec la matière ou la fusion en esprit qui sont les revers de la même médaille: la croyance en un Paradis perdu, Matrice suprême, Origine divine, à retrouver en dehors de la langue. Le paradoxe du langage est bien de nous ramener constamment au vœu de sa disparition, de sa fusion en quelque Vérité



innommable qui ne le nécessiterait plus. et en ce sens, parler sera toujours croire, que nous soyons croyants ou incroyants, peu importe; nous sommes tous ou dans la nostalgie ou dans le désillusionnement ou dans le sanctionnement d'une Cause.

**D.F.:** Tes livres ne pourraient-ils pas fonctionner autour et à partir des différents âges de l'être humain: l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte et la vieillesse?

**C.M.:** Certainement, mais dans la mesure où ces âges ne seraient pas considérés d'un strict point de vue chronologique, où ils seraient contemporains, chaque âge traversé par tous les âges, l'enfance déjà dans l'apprentissage de la mort, la maturité réactualisant les désirs archaïques, etc. Je ne crois pas à l'histoire linéaire, progressive, aux cloisonnements des époques, au déroulement continu et ordonné du temps, plutôt aux infinis ruptures et croisements et reculs et renversements du temps ouvert parfois sur sa propre absence, parce que le temps n'existe pas en dehors de notre désir de perdurer. L'inconscient ne connaît ni le temps ni les contradictions. Il faudrait pouvoir penser un mouvement dans son intemporalité ou sa dérive à l'instant même de sa fixation, ou mieux encore, penser aux vagues alors que la main trace ce qu'elle croit, pour toute éternité, le nom définitif sur le sable.